Document generated on 06/05/2025 9:28 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Une exposition française

Bernard Hreglich

Number 49, Fall 1991

Panorama de la poésie française contemporaine : approche de l'an 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14876ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Hreglich, B. (1991). Une exposition française. *Moebius*, (49), 9–13.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Avant-propos

Une exposition française

La mise en oeuvre d'une Anthologie ou d'un Panorama (pour faire modeste), voire d'une Compilation (pour faire fuir) procède de l'acte d'amour. C'est aussi, selon les rescapés du genre, une entreprise d'une folle témérité et qui peut coûter cher. Des horions à l'horizon. D'autant que nous n'hésitons pas ici à enfoncer le clou ni à exprimer quelques suavités qui nous vaudront par la suite de venimeuses sollicitudes. Surtout il s'agit d'un cheminement, d'une exploration dont nous retiendrons les multiples merveilles.

Il existait donc en France tant de poètes (nés à partir de 1940, c'est-à-dire la génération des sixties et sa cadette) aux talents si divers, aux qualités si peu contestables — l'ébauche d'un paysage poétique original — et nous l'ignorions! Loin de l'imaginer et jouant les ermites, l'un de nos deux kamikazes tenait à sa psyché des propos dédaigneux et cyniques sur la validité du microcosme en question et dont le présent livre contient les plus riches pépites. Quant à son compagnon du Nouveau Monde, il se contentait de hausser les épaules, souriant avec indulgence au spectacle de ce manège laissant deviner des illusions perdues.

Il faut croire que le vent d'Amérique transmet à ceux qui en sont dignes la vigilance du coureur de bois avec cette lucidité confucéenne qui subtilise pour un meilleur usage la dérive des continents. Le paraclet souffle où il veut.

Ces choses dites, situons les limites de notre entreprise. Incomplet, ce Panorama le sera nécessai-

rement; d'une part, parce que c'est la loi du genre et que, malgré nos soins, quelques poètes dont nous pouvons beaucoup attendre, et bientôt le meilleur, sont passés entre les mailles de notre filet, ou à côté; soit myopie de notre part, soit modestie de la leur. Ils seront les derniers à s'indigner de nos mauvaises manières quand d'autres (qui n'ont pas, à l'évidence, leur place ici) pousseront les hauts cris, s'estimeront trahis, proclameront notre incompétence, notre indignité et feront valoir nos partis-pris fantasmatiques... Ainsi va la nature humaine dont nous avons déjà signalé les contorsions burlesques.

Nous devons aussi compter avec ceux — peu nombreux — qui n'ont pas voulu recevoir notre demande. Il leur faudra tenir les hauteurs mais aussi la distance. N'est pas Cioran, n'est pas Julien Gracq qui veut.

Enfin on ne trouvera pas dans cet ouvrage ceux que nous nommons avec affection, respect et parfois — il nous faut l'avouer — un zeste de conformisme : nos Grands Aînés. Ceux qui nous ont quittés, ceux que, sous aucun prétexte, nous ne laisserons partir, ceux qui nous ont ouvert la Voie Royale de l'Écriture ("et puis débrouillez-vous"), ceux vers lesquels nous revenons inlassablement, insatiablement comme vers une source fraîche.

Mais aussi, convenons-en, ceux qui ne nous lâchent pas les baskets et qui enfilent, à cadence accélérée, les livres comme d'autres enfilent des perles. Ceux-là, dont l'oeuvre n'a rien à gagner à vouloir se prolonger jusqu'au dernier soupir, seraient bien inspirés (eux qui le sont de moins en moins) de suivre l'exemple de Jean Follain ou de Georges Schéhadé. En toute irrévérence de notre part.

Nous avons voulu jeter l'éclairage — entreprise peut-être inédite — sur les poètes nés pendant ou après la dernière boucherie tous azimuts, et qui auront — pour la plupart — l'honneur d'ouvrir le troisième millénaire.

On a deviné que ce n'est pas ici l'annuaire des petits gribouilleurs aux rythmes subalternes comme aux desseins de quatre sous. Nous ne détournerons

pas sans vergogne les vers de l'homme du Harrar pour dire : "Elle est retrouvée. / Quoi? L'exhaustivité."

Il conviendrait déjà de régler les affaires courantes et — ne rêvons pas — ces guerres de moisissures où le médiocre, l'emphatique, le dérisoire se confondent pour former une agglutination sans âme qui indispose et donne la nausée. En avons-nous vu de ces auteurs (?) perpétuant l'ancienne tradition clanique ou tribale de nos gaulois obtus ("J'ai de mes ancêtres gaulois l'oeil bleu blanc, la cervelle étroite" affirmait ironiquement Rimbaud). Ces drôles donnent de la voix et du geste en arpentant l'estrade — ordonnateurs de leurs platitudes — et se maudissent réciproquement pour des foutaises byzantines dont personne ne sait quoi faire, que dire ni en dénouer les fils. Et ce sont toujours ces zèbres-Verdurin qui, en France, font le plus de bruit et nous infectent l'existence. Pantins dénaturant la belle idée que nous nous faisons du Poème comme les projets que nous formons pour lui. Nous les enverrions bien au diable si le diable en voulait, mais pas si bête le malin! Discales de l'indigence, résidus sonores, agioteurs de la verbosité. Pour éviter tant de querelles picrocholines, nous avons fait un simple écart (car tout ce grouillement nous donnait à penser que la Poésie française était un bouge mal famé et les auteurs de bien tristes sires), s'il le fallait — ce qui n'est plus envisagé — nous élargirions la distance tant il est vrai qu'une dichotomie s'installe parfois (souvent) entre l'oeuvre et l'auteur; seule la première — faut-il rabâcher ce truisme fatigué — faisant son miel des cycles temporels.

Pour ajouter à la confusion, nous avons vu — paradoxe bouffon — des fesse-mathieux (du moins en avaient-ils le fumet et la mine) capables du meilleur, plume en main ou, soyons résolument modernes, dans leurs délices électroniques. Ceci vous pousse à une certaine humilité d'appréciation...

Et nous avons reçu des textes. Nous avons rencontré — avec quelle jubilation — des talents insoupçonnés. À l'avenir, l'un de nous deux retournera à sa fertile absence, refusant d'entamer le circuit des cénacles, le critérium des soirées incertaines (au nom

d'anciens traumas ou d'une frilosité excessive). Quant à l'autre, plus vaillant, il tracera sa route pour le meilleur et selon son gré. Mais nous n'en aurons pas moins parcouru ensemble, grâce à ce Panorama (à ces poètes), un mémorable itinéraire.

Nous parlerons peu des derniers feux, en poésie, du tel-quelisme comme des flux épigones. Sur un registre strictement poétique, ce mouvement appartient désormais à l'historiographie littéraire. Nous parlerons moins encore de nos actuels manipulateurs de double articulation, de phonèmes, de syntagmes : il s'agit là de recettes de seconde main (ont-ils seulement lu, ou compris, Saussure, Jakobson, Mounin, Benveniste, etc?). Enfin nous serons scélérats pour ces puces sans mémoire de la Poésie dite : froide, minimale, blanche, quotidienne (et pourquoi pas — une occasion de rire ne se dédaigne jamais — hyperboréenne, rikiki, neigeuse, ménagère —) que des esprits sans perspectives ni profondeur ne sauraient transcender. Ce à quoi parvient à la perfection un Emmanuel Hocquard. Mais une hirondelle...

S'il est un renouveau — ou une avancée — que nous avons constaté à travers la richesse, la qualité et le nombre des textes reçus c'est bien celui d'une Poésie où le Verbe peut se déployer sans contraintes formalistes. Il s'agit bien là de l'émergence d'un *nouveau lyrisme*, jamais naïf, tenant compte du réel en dépit de ses arabesques, ou de sa pudeur, par quelles étranges noces de l'eau et du feu! Ce *nouveau-dire* ne s'embourbe pas, comme jadis, dans un magma d'astres, d'idéalités, de métaphores en gerbes amphigouriques et ne courtise guère l'hermétisme. Ici les interdits, les tabous (mais pas les totems) ne sont plus de saison. Le Verbe, à travers ses tensions maîtrisées, dévoile un approfondissement, un accroissement de l'Être dans sa substantialité (notre spinozisme ne se dissimule pas), signifiant, avec retenue chez certains, faste chez d'autres (et presque toujours un flagrant bonheur d'Écriture) l'incandescente émotion des temps vécus comme des temps à vivre. Nous avons dépassé les dogmes réducteurs ainsi que les références familières. Christ ou Myosotis, peu importe. À chacun selon ses goûts! Pour notre part, s'il le fallait, nous choisi-

rions Myosotis qui est le non-dieu des valeurs discrètes.

D'autant que le "*spectacle*" que nous donnèrent et que nous donnent encore au Proche/Moyen Orient, par médiation soldatesque, les trois abrahamiques religions du Livre ou du Salut (du désarroi?) ne nous tire guère vers un éventuel credo...

Mais nous vivons d'espoir. Et, pour revenir à l'écriture, osons une hypothèse ambitieuse dont l'outrecuidance fera mourir de rire — selon spasmes, saccades et convulsions diverses — les petits ricaneurs breneux de nos médiocraties mécaniques.

Avec le troisième millénaire pourrait s'ouvrir au Poème de nouveaux champs inestimables mais non pas indicibles. Toutefois il ne nous semble pas indispensable de laisser — sur ce chapitre — vagabonder avec trop de désinvolture notre plume.

Pour l'heure et plutôt que de lire dans le marc de café ou les entrailles du dernier puriste, nous devons signaler l'abondance, l'ambition pacifiée et la valeur de ces aventuriers aux voix (comme aux voies) singulières.

Bernard Hreglich